

**À voir, à lire, à découvrir**

# Les violences conjugales et intrafamiliales Violences sexuelles



**CÉAS de la Mayenne**

29 rue de la Rouillère, 53000 Laval

Tél. 02 43 66 94 34

Mél. [ceas53@orange.fr](mailto:ceas53@orange.fr)

Site Internet : [www.ceas53.org](http://www.ceas53.org)

Facebook : [@ceasmayenne](https://www.facebook.com/ceasmayenne)

## Essais



### Les psycho-traumatismes sous un regard expert

*Le livre noir des violences sexuelles*, de Muriel Salmona (Dunod)

## Romans



Sortir d'une relation d'emprise en revenant à soi

**À trop aimer**, d'Alissa Wenz (Denoël, 2020)

## Témoignages



### Témoignage d'une victime de violences conjugales

*Pour exister*, de Julie Caré (Hedna, 2020)

## Albums BD Adultes



### Femmes et hommes victimes de violences...

*Tu pourrais me remercier*, de Maria Stoian (Steinkis, 2017)

### L'escrime ou l'art de manier le sabre pour se libérer

*Touchées*, de Quentin Zuttion (Payot Graphic, 2020)

## Albums BD Jeunesse



## Films documentaires



*L'homme qui répare les femmes*, de Thierry Michel (2015)

### L'engagement total du Dr Mukwege face à un déni d'humanité

*Fred et Marie*, court-métrage de TheDeck et Lenitch (2012)

### La démonstration d'une emprise nocive au sein d'un couple

## Films de fiction



### Quand une petite fille peut danser sa souffrance...

*Les Chatouilles*, film d'Andréa Bescond et Éric Métayer (2018)

## Chansons



Sandrine Devienne : « *Maudite soit donc la misère* »...

La Gâpette : « *Faut arrêter les conneries* »...

## Les psycho-traumatismes sous un regard expert

### ***Le livre noir des violences sexuelles*, de Muriel Salmona (Dunod)**

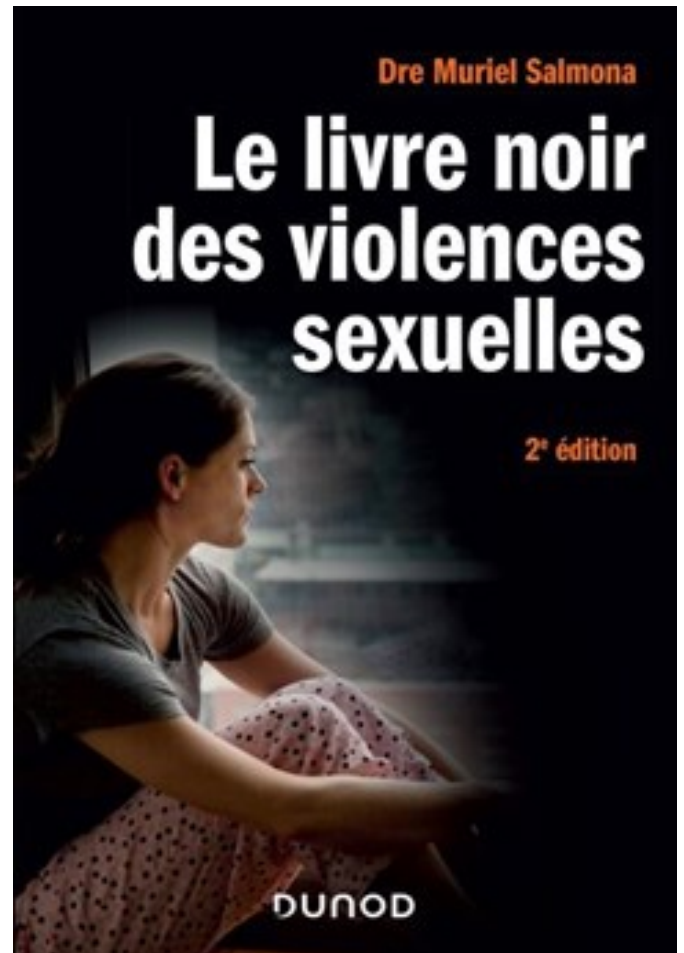
**D**ans *Le livre noir des violences sexuelles*, publié aux éditions Dunod en 2019 (384 pages, 24,90 euros), Muriel Salmona, psychiatre, spécialisée en psycho-traumatologie, propose un éclairage permettant d'appréhender les mécanismes de domination et leur impact sur le psychisme des personnes qui en sont victimes. L'auteure dénonce la loi du silence qui condamne au déni, à la confusion et à la culpabilisation, là où il existe des besoins d'être entendu, secouru et protégé. Elle aborde des notions-clés qui entrent en jeu dans les processus neurobiologiques consécutifs aux blessures psychiques infligées.

Muriel Salmona met l'accent sur la dimension de compréhension globale nécessaire au traitement des blessures qui affectent les femmes brisées par un psycho-traumatisme. Même si le mouvement #MeToo<sup>(1)</sup> a permis une prise de conscience collective sur la réalité des violences faites aux femmes, il y a encore du chemin à parcourir pour que les victimes soient accompagnées à la hauteur de leurs besoins. C'est un enjeu de santé publique.

Par ailleurs, il s'agit de reconnaître les mécanismes qui interviennent dans les phénomènes de violence et peuvent se reproduire de génération en génération. L'épigénétique<sup>(2)</sup> met en évidence le caractère « transmissible » du traumatisme au sein même de l'ADN. Ainsi, les effets délétères de la perversion sont autant psychologiques que physiologiques.

#### **La violence et ses conséquences**

En 2002, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) a défini la violence comme « *la menace ou l'utilisation intentionnelles de la force physique ou du pouvoir contre soi-même, contre autrui, contre un groupe ou une communauté qui entraîne ou risque d'entraîner un traumatisme ou un décès, des dommages psychologiques, un mal développement, des privations* ». Cette formalisa-



tion vise également à mettre en exergue les aspects plus insidieux que génèrent les sévices.

La violence est caractérisée comme étant traumatisante et portant atteinte à la « *dignité d'être humain et à nos droits fondamentaux à la vie, à la sécurité et à la santé* ». Muriel Salmona explique que la force de destruction exercée par la violence « *colonise* » la personne ; elle détruit ses repères, le sens qu'elle donne à la vie. Elle « *instrumentalise pour soumettre* » et elle fait d'une personne une « *chose* » que l'on peut manipuler, anéan-

(1) – Le mouvement #MeToo est un mouvement social encourageant la prise de parole des femmes afin de faire savoir que le viol et les agressions sexuelles sont plus courants que ce qui est souvent supposé, et afin de permettre aux victimes de s'exprimer sur le sujet. Il a débuté en 2007 et est particulièrement connu depuis octobre 2017 à la suite de l'affaire Weinstein (révélation publique de harcèlements et d'agressions sexuelles commises par Harvey Weinstein, personnalité influente de l'industrie du cinéma américain).

(2) – L'épigénétique est la science qui étudie l'influence favorable ou néfaste que notre environnement et notre mode de vie peuvent avoir sur le fonctionnement de nos gènes. Muriel Salmona précise : « *Récemment, des altérations épigénétiques ont (...) été mises en évidence chez des victimes de violences sexuelles dans l'enfance, avec la modification d'un gène (NR3C1) impliqué dans le contrôle des réponses au stress et de la sécrétion des hormones de stress (adrénaline, cortisol), altérations qui peuvent être transmises à la génération suivante* ».

tir. C'est ainsi que naissent de graves blessures psychiques : les psycho-traumatismes.

La violence déshumanise et laisse une sensation de « *vide et de mort psychique* ». Cela produit ce que Muriel Salmona nomme la mémoire traumatique. Cette dernière est omniprésente et « *impose à la victime un climat de danger et d'insécurité permanente* ». Les événements sont revécus de la même façon, empêchant la personne de se reconstruire même après des années. La moindre situation, pensée ou sensation qui rappelle à la personne le préjudice subi réactive la mémoire traumatique. Elle induit une confusion entre la personne et l'agresseur « *souvent responsable d'un sentiment de honte et de culpabilité, qui sera alimenté par des paroles et des émotions violentes et perverses perçues à tort comme les siennes, alors qu'elles proviennent de l'agresseur* ».

### **Les mécanismes de défense**

Pour protéger la personne d'une charge émotionnelle trop forte, le psychisme met en place des mécanismes de survie. Parmi eux, il existe le processus lié à « *la dissociation traumatique* ». Muriel Salmona associe ce terme au « *fait de devenir étranger à soi-même* ». Il s'agit d'une anesthésie émotionnelle et physique qui va s'activer lorsque le stress est dépassé, que l'angoisse extrême est atteinte, que la douleur devient insupportable. C'est comme si la personne se coupait de son corps. Ainsi, « *la victime continue à voir l'agresseur la frapper, à l'entendre hurler, menacer, mais elle n'éprouve plus d'émotion, ne ressent plus rien* ». La victime va avoir l'impression de ne pas vivre la situation, de l'observer à distance : c'est la dissociation péri-traumatique.

Elle induit une forme de mort dans laquelle « *la victime est confuse, déconnectée, absente* ».

Si la dissociation permet d'assurer la survie de la personne, elle prive celle-ci de son ressenti et de sa perception émotionnelle. Cela « *l'empêche de s'opposer ou de fuir, et augmente son seuil de tolérance à la douleur* ». C'est notamment « *ce qui explique les phénomènes d'emprise, et désoriente les personnes qui sont en contact avec la victime* ». Les symptômes dissociatifs induisent des troubles cognitifs et des doutes permanents sur « *ce qui est perçu, entendu, sur ce qu'on a dit et sur ce qu'on a compris* ». Ces troubles entament la confiance des personnes qui ont du mal à poser leurs limites, à ne pas céder aux demandes et désirs d'autrui surtout quand elles sentent une pression exercée sur elles. Les victimes se trouvent en difficulté pour défendre leurs convictions et leurs volontés. De ce fait, elles vont mettre en place des « *conduites d'évitement, de contrôle et d'hyper-vigilance* ». Elles veillent à éviter les stimuli susceptibles de déclencher la mémoire traumatique. Cela a des conséquences dans toutes les sphères de leur vie (quotidienne, relationnelle...).

Ces notions donnent une vision plus ajustée des séquelles liées à la violence. Muriel Salmona milite pour que l'ensemble des professionnels concernés par la question puisse être mieux informé et mieux formé aux spécificités des psycho-traumatismes. Les soins nécessaires, l'approche et la terminologie appropriées, l'écoute attentive et les outils adaptés sont essentiels dans la prise en charge des victimes et ils ont vocation à représenter une contribution de plus en plus significative dans le long parcours de guérison des personnes.

## Sortir d'une relation d'emprise en revenant à soi **À trop aimer, d'Alissa Wenz (Denoël, 2020)**

**D**ans *À trop aimer*, roman publié aux éditions Denoël en 2020, Alissa Wenz sonde la complexité de la relation amoureuse à travers l'histoire d'une femme et de son partenaire dévorant, violent. De la rencontre à la passion et du ravissement à l'emprise, l'auteure montre le spectre émotionnel et psychique à l'œuvre dans un lien qui fait mal.

La narratrice, qui n'est pas nommée, décrit les premiers moments partagés : la complicité et l'intensité des sentiments qui animent le couple naissant. C'est comme si la notion de temps disparaissait tant ils sont fusionnels, sur un petit nuage : « *On avait des arcs-en-ciel plein les cheveux* ».

La femme qui raconte est l'amoureuse ; celle qui offre toute sa tendresse, sa présence et son attention mais également celle qui va se perdre, s'oublier, se taire...

Tristan est son partenaire, un personnage haut en couleurs qui transforme le monde par son seul regard, atypique. Mais chez Tristan, cette fantaisie a un prix.

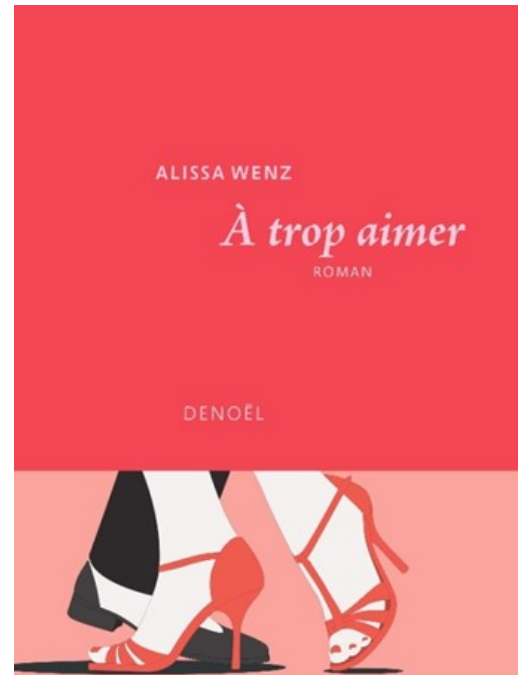
### Quand la violence s'installe

Sous une plume sensible, poétique et puissante, l'auteure questionne le rêve amoureux. En outre, elle nomme avec finesse les faits qui sont produits, mais également ce qui est ressenti, ce qui est mémorisé dans le corps, le cœur et l'esprit.

Quand les premières crises de Tristan éclatent, la narratrice cherche à comprendre. Elle minimise et justifie les débordements émotionnels de cet homme écorché vif,



Photo © Astrid Di Crollalanza



*À trop aimer* est un roman de 233 pages (17 euros)

au passé douloureux. Et puis, avec tout l'amour qu'elle a à lui donner, elle se dit que Tristan ira mieux. Alors elle compatit, prend sur elle et se tourne complètement vers lui : « *Plus je lui donnais, plus j'essayais de l'aider, plus il était redevable et plus il m'en voulait* ».

L'amoureuse met en évidence le « *grand brouillard d'incompréhension* » généré par la peur et la pression des hurlements, la détresse de Tristan qui s'impose, qui explose. Elle pointe la question des limites, la difficulté à remettre les choses en question quand on est plongé dans une telle confusion.

### Tourner le miroir vers soi

Plusieurs déclics vont permettre à la narratrice d'acter progressivement la séparation d'avec Tristan. Lors d'un appel téléphonique passé au 3919, elle échange avec une interlocutrice bienveillante qui va l'écouter, d'abord, et poser les éléments d'une manière très factuelle en expliquant les mécanismes de l'emprise sans chercher à cataloguer qui que ce soit. Et surtout, l'écouter va recentrer la situation sur la narratrice : « *Est-ce que vous*

# Favoriser la résilience en repensant la relation amoureuse

## La sincérité et la clarté au service de l'apaisement

**Alissa Wenz est scénariste, auteure, compositrice et interprète. Il y a beaucoup de force et de douceur dans ce que cette femme transmet. Si la thématique abordée est difficile puisqu'il s'agit des violences faites aux femmes, la parole de l'artiste est une oasis.**

Sereine et inspirante : voici deux qualificatifs qui parlent d'Alissa Wenz et de ce dont elle témoigne dans son roman *À trop aimer*.

Faire co-exister au sein d'un récit l'expression des violences psychologiques, verbales et physiques avec une profonde dimension poétique relève d'une certaine détermination. Et même d'une forme de prouesse : « *J'avais vraiment envie de réunir ces deux aspects-là dans mon roman : l'aspect politique et l'aspect poétique* ».

Pour ce faire, l'auteure s'est basée sur son expérience personnelle tout en s'autorisant une mise en fiction à travers « *un travail de construction narrative* ».

En outre, il était essentiel, à ses yeux, que cet ouvrage insuffle un esprit positif : « *Je tenais à ce que ce soit un livre porté vers l'espoir, vers l'envie de courage, la lumière. Qu'il s'en dégage quelque chose d'assez solaire* ».

Le message est clair : l'amour c'est la vie avant tout, c'est l'inaltérable ! Cependant, l'amour, cela peut aussi être bien complexe. Plutôt que d'étiqueter fatalement, l'auteure dépeint « *les subtilités d'une relation d'emprise* » : de la quête de l'amour absolu à l'engrenage de la domination.

### Déconstruire un idéal romantique de la relation amoureuse

Tristan... En nommant ainsi l'un des protagonistes de l'histoire, l'auteure fait un clin d'œil au mythe littéraire de Tristan et Yseult. Aussi revient-elle sur un certain conditionnement sociétal. Elle pointe l'empathie des femmes ainsi que la con-

ception du grand amour, de l'idéal romantique, qui les rendent enclines à vouloir guérir leur partenaire de façon sacrificielle : « *Beaucoup de femmes vont d'abord chercher à comprendre l'autre et s'aveugler sur leur souffrance à elles parce que la souffrance de leur compagnon prend toute la place* ».

Déconstruire un idéal fusionnel, cela passe d'abord par reconnaître et intégrer le traumatisme causé par la relation d'emprise. Alissa Wenz revient sur le côté très salutaire de tout ce qui permet d'identifier les choses d'une manière clinique, factuelle, lucide.

C'est une prise de recul nécessaire à la conscientisation du « *renoncement à soi, à son individualité, à sa dignité* ». Dès lors, la séparation devient envisageable et le retour vers soi, possible.

### La résonance bienfaisante et salvatrice

Dans *À trop aimer*, Alissa Wenz parvient à trouver les mots qui donnent du sens. Cette résonance tient compte non seulement de la réalité plurielle vécue mais des différents aspects qu'elle recouvre (la rencontre amoureuse, la dérive vers la brutalité, le déni de soi, la culpabilité et la honte d'avouer un « *échec amoureux* », l'isolement, l'incapacité à se considérer comme une victime, etc.).

En témoignent de nombreuses personnes qui se sentent rejointes grâce à la lecture du roman qui leur procure un véritable apaisement.

Parfois, des éclairages subtils permettent de visualiser et de ressentir des émotions qui n'avaient pas pu être reconnues jusque-là. Dans les retours adressés à l'auteure, les lecteurs disent combien le roman les aide à comprendre ce qui s'est joué dans leur propre expérience et à faire la paix avec leur passé. L'auteure souligne l'importance de respecter les différentes étapes inhérentes au parcours de reconstruction : « *C'est un chemin d'accepter qu'on ait vécu cela et de ne pas s'en vouloir, de ne pas traîner une mauvaise image de soi* ».

Enfin, Alissa Wenz rappelle combien il est essentiel de se réapproprier ses propres élans, ses propres envies, en allant vers les choses qui sont porteuses et nourissantes pour soi. Ainsi a-t-elle connu « *une espèce de renaissance artistique qui a été très importante dans [sa] reconstruction personnelle* ». L'écriture de son premier roman a également été libératrice à plusieurs niveaux : « *J'avais envie d'être fidèle à ce que j'avais vécu et d'être au plus juste pour que cela puisse exister et aider des femmes* ». Puisse ce livre continuer à voyager, à résonner, à éclairer...

Site internet : <https://www.alissawenz.com/>

Mél : [alissawenz@gmail.com](mailto:alissawenz@gmail.com)

Bibliographie :

*À trop aimer* (Denoël, 2020)

*Lulu, fille de marin* (Henry Dougier, 2019)

*Tu ne tueras point ton héros trop tôt : les 365 lois incontournables du scénariste*, avec Pierrick Bourgault (Armand Colin, 2019)

*avez, vous, à être le réceptacle de cette violence qui est son problème ? »*

Après un déni de soi prolongé, il est nécessaire de renouer avec sa propre vie, de se prioriser, de revenir vers ce qui nourrit en profondeur et fait du bien. De nouveau, la narratrice – artiste et musicienne – va chanter...

Ce roman, inspiré d'une expérience vécue par Alissa Wenz, interroge, identifie et formule sans jamais stigmatiser mais en semant délicatement des pistes de réflexion et en relevant certains schémas et autres habitudes.

L'ouvrage se termine sur une note lumineuse, pleine de douceur et d'espoir, que chacun est vivement invité à découvrir, à l'instar de l'histoire dans son entièreté...



## Témoignage d'une victime de violences conjugales

*Pour exister*, de Julie Caré (Hedna, 2020)

Dans *Pour exister – Victime de violences conjugales*, publié aux éditions Hedna en 2020 (96 pages, 18 euros), l'auteure, Julie Caré, née à Laval en 1986 et vivant en Ille-et-Vilaine, témoigne des violences conjugales dont elle a été victime. Les mots qui nous parviennent s'inscrivent dans un contexte et une époque où la parole des femmes se libère. L'auteure apporte sa contribution à cet élan de courage collectif : d'abord survivre à l'indicible, puis pouvoir mettre des mots sur les mécanismes nébuleux, mortifères et tortueux de l'emprise. Ce sont deux conditions essentielles au cheminement vers la reconstruction.

Le ton est donné dès les premières pages : percutant. Julie Caré n'édulcore plus comme elle a dû le faire pendant toutes ces années où son intégrité a été muselée. Elle a choisi de raconter son vécu, tel quel. Ses ressentis ont toute leur place dans cet ouvrage tandis qu'elle a été contrainte de les taire jusqu'à l'étouffement identitaire provoqué par les violences physiques, verbales et psychologiques qu'elle a subies de manière répétée, quotidiennement. L'auteure utilise une image forte pour illustrer la spirale infernale dont il est question ici : « *La violence conjugale est la guerre dans votre propre maison* ».

En moyenne, chaque année, on estime que « 223 000 femmes âgées de 18 à 75 ans sont victimes de violences conjugales graves (violences physiques et/ou sexuelles de la part de leur conjoint ou ex-conjoint) »<sup>(1)</sup>. Parmi elles, 14 % déposent plainte, 68 % affirment que ces violences ont eu un impact majeur sur leur santé psychique et 54 % déclarent qu'elles ont engendré des perturbations dans leur vie de tous les jours. En outre, 143 000 enfants vivent dans un foyer au sein duquel ces violences adviennent et 42 % de ces enfants ont moins de 6 ans.

### « Ce livre est un cri »

La femme de 33 ans nous parle depuis son indignation mais là n'est pas son premier moteur. Ce qui compte le plus à ses yeux, c'est de ne pas cacher à sa fille ce « *fragment de [leur] histoire* ». Cet acte de vérité est



également posé pour soutenir l'ensemble des personnes, femmes et hommes, qui se trouvent prises dans l'engrenage d'une violence qui fait rage au sein du foyer.

Armée d'une plume sincère, Julie Caré dénonce la brutalité des coups, des gestes humiliants, mais également des paroles assassines, telles que : « *Tu ne sors plus en ville, tu ne fais que de la figuration. Si tu sors, mets un pantalon et pas une jupe. Tu gagneras du temps si un mec veut te violer* ».

L'auteure décrit des situations qui lui ont fait éprouver de la honte, de la culpabilité, de la dévalorisation, des doutes, de l'angoisse, de la peur, de l'isolement, de l'insécurité extrême... Autant de traces qui marquent la chair physique et psychique d'un être humain.

Alors qu'elle a 24 ans, qu'elle est étudiante, Julie Caré fait la rencontre d'un homme qui paraît « *attentif, posé, intéressant, à l'écoute et sain* ». À ce moment-là de sa vie, elle aspire à séjourner plusieurs mois en Andalousie pour se rapprocher de ses racines paternelles. Afin de répondre aux exigences de cet homme avec qui elle débute une relation de couple, elle abandonne ce pro-

(1) – Statistiques des violences au sein du couple, d'après la Mission interministérielle pour la protection des femmes contre les violences et la lutte contre la traite des êtres humains (Miprof).



jet : « *Je tournerai le dos à mon projet (...). Je tournerai également le dos à ma liberté* ». Elle qui est compatissante, qui veille à ne pas déplaire, à prendre soin des gens qu'elle aime et qui se décrit comme forte et fragile à la fois, nous dit : « *Je découvrirai plus tard que j'incarnais la proie idéale !* »

### **Du cauchemar à la liberté retrouvée**

Cette relation dévastatrice va mener l'auteure vers une « *perte vertigineuse du sens de [sa] propre vie* ». Elle est confrontée à ce double jeu caractéristique de la manipulation perverse : « *Il se comportera avec dureté, mais dira-t-il, ce sera pour me protéger de ce que je ne vois pas, de ce dont je ne me méfie pas, à tort ! Je me sentirai alors aimée, protégée, digne, moi qui en avais toujours douté. Il était dur, c'était pour mon bien, par amour, pour qu'il ne m'arrive rien. Je ne pouvais pas lui en vouloir !* »

S'il paraît parfois bienveillant, cet homme a surtout la capacité à lui faire ressentir combien elle est « *indigne du moindre regard, ne méritant pas un quelconque respect* ». Cette déstabilisation psychique sabote l'estime de Julie Caré et la plonge dans une grande confusion : « *Quand une personne essaie de vous détruire, elle casse vos repères, vous retire votre confiance en vous, vos valeurs, votre amour pour la vie* ». Puis vient le jour où la jeune femme apprend qu'elle est enceinte.

L'auteure exprime les multiples interrogations qui se sont bousculées dans son esprit et tout ce à quoi elle a dû faire face pour protéger son enfant (que ce soit pendant la grossesse, après la naissance et durant les premières années de sa fille) qui, à présent, vit et s'épanouit loin de cet environnement destructeur : « *Je suis fière de ce petit bout de femme que j'ai le plaisir de voir grandir, s'affirmer, et s'émerveiller devant les petits bonheurs de la vie* ».

S'agissant de son parcours de résilience, Julie Caré fait part de la force que lui a donnée cet objectif viscéral : survivre pour protéger sa fille. Qu'elles puissent, ensemble, vivre pleinement et sereinement ! Elle évoque aussi le caractère bénéfique de la participation à des groupes de parole, le soutien de l'entourage, l'appui de certains professionnels de santé tout en précisant que le chemin de guérison est long et que les stigmates de l'emprise sont très profonds : « *L'emprise ne se défait pas le jour où nous partons, c'est ce jour-là justement que notre combat commence* ».

L'auteure tient également à tordre le cou à certaines idées reçues : « *Et non, contrairement à des paroles que j'ai entendues, je n'aime pas que l'on me frappe !* » Le phénomène de l'emprise est complexe et il est nécessaire de l'aborder avec un regard avisé et empathique. Il est essentiel pour les victimes de se reconnaître en tant que telles, elles qui, la plupart du temps, se culpabilisent à la place des personnes qui les brutalisent. C'est un premier pas vers les retrouvailles avec elles-mêmes : « *Pour une ex-victime, pouvoir être entendue, écoutée, est la plus belle des renaissances* ».

En outre, Julie Caré parle au nom de celles qui n'ont pas encore les mots et qui se trouvent dans une situation analogue à celle qu'elle a endurée : « *Partez. Allez déposer plainte... Ne laissez plus cet homme vous détruire. Retrouvez votre liberté* ». Même si l'on comprend bien que cette prise de décision requiert un certain nombre de conditions, il est précieux pour l'auteure d'offrir cet appel à la dignité, au respect, à la libération...

À la fin de son livre, Julie Caré ajoute à son témoignage des notions à connaître concernant les mécanismes de l'emprise. Ces éléments de compréhension sont extraits du livre de Muriel Salmons : *Le livre noir des violences sexuelles* (Éditions Dunod, 2019).

# Albums BD Adultes

## Femmes et hommes victimes de violences...

*Tu pourrais me remercier*, de Maria Stoian (Steinkis, 2017)

L'album *Tu pourrais me remercier* comprend vingt chapitres de quelques pages chacun. Le sommaire les introduit par un titre qui est à chaque fois une citation : « *J'avais 15 ans* »... Puis « *Je suis resté cloîtré chez moi pendant des semaines* »... Et encore : « *Il n'y a pas de mots pour décrire ce sentiment de trahison, de culpabilité et de dégoût de soi* », etc.

On dirait les gros titres de la presse à scandale. Sauf que là, l'auteure-illustratrice retranscrit le témoignage de femmes et d'hommes victimes de violences, le plus souvent sexuelles. On ne parcourt pas cet album par curiosité malsaine. On y perdrait son temps.

Jusqu'à l'overdose, on y découvre la bassesse de pratiques agressives, irrespectueuses de l'autre, inadmissibles de la part d'êtres dits humains... et on y découvre aussi les drames, notamment psychologiques, qu'occasionnent ces violences.

Vingt témoignages, très courts, mobilisant une palette graphique qui se renouvelle à chaque récit, avec des faits plus souvent suggérés que montrés, s'enchaînent



L'album est publié à Londres en 2016, puis aux éditions Steinkis en 2017 dans une traduction de l'anglais par Claire Martinet (100 pages, 15 euros).



Elle se mettra à pleurer. Elle avait 15 ans.

très rapidement sans laisser au lecteur le temps de retrouver ses esprits tellement le choc est brutal.

Est-ce vraiment possible ? Chacun finalement se doute que « oui ». L'album fait passer les violences du registre des faits divers à celui des phénomènes de société. L'incontestable récurrence des violences nous oblige à ouvrir les yeux, nous incite à adopter la tolérance zéro, à appeler de nos vœux des politiques de prévention et également des réponses plus répressives. Il ne suffit pas de s'émouvoir le temps de lire un album !

*Tu pourrais me remercier* : le titre peut intriguer, mais c'est une provocation délibérée. C'est l'agresseur qui perçoit sa violence comme un cadeau offert. Suffirait-il d'inculquer le respect de l'autre ? L'ampleur du problème est telle que seule une mobilisation générale pourra en venir à bout.

Maria Stoian utilise la répétition comme pour nous révolter durablement. Elle consacre tout de même trois

pages, en fin d'album, pour nous expliquer l'attitude juste quand une victime sort de sa coquille : écouter, soutenir...

Trois pages pour aussi nous rendre acteurs : observer pour repérer, par exemple, les situations où une per-

sonne outrepassa un « non » direct ou implicite ; interrompre toute forme d'agression ; ne pas rester silencieux face à la souffrance d'une victime... Enfin, pour inciter les victimes à oser rechercher du soutien et trouver l'apaisement.

## L'escrime ou l'art de manier le sabre pour se libérer

### *Touchées*, de Quentin Zuttion (Payot Graphic, 2020)

Dans *Touchées*, publié aux éditions Payot Graphic en 2020 (203 pages, 21,80 euros), l'auteur et dessinateur de bandes dessinées Quentin Zuttion nous emmène à la rencontre de trois héroïnes victimes de violences sexuelles. Pour essayer de se reconstruire, elles participent à des ateliers d'escrime thérapeutiques où elles vont (ré)apprendre à se protéger et à renouer avec elles-mêmes.

Ces trois portraits de femmes donnent un aperçu des différents stigmates engendrés par les violences sexuelles. Il y a Tamara, une jeune femme qui endosse un rôle d'hyper-séductrice apparemment très « libérée » mais, pourtant, anesthésiée. Lucie, quant à elle, est maman d'un petit Léo... et elle dort avec un couteau. Nicole, de son côté, se replie sur elle-même et trouve un peu de réconfort auprès de sa chienne.

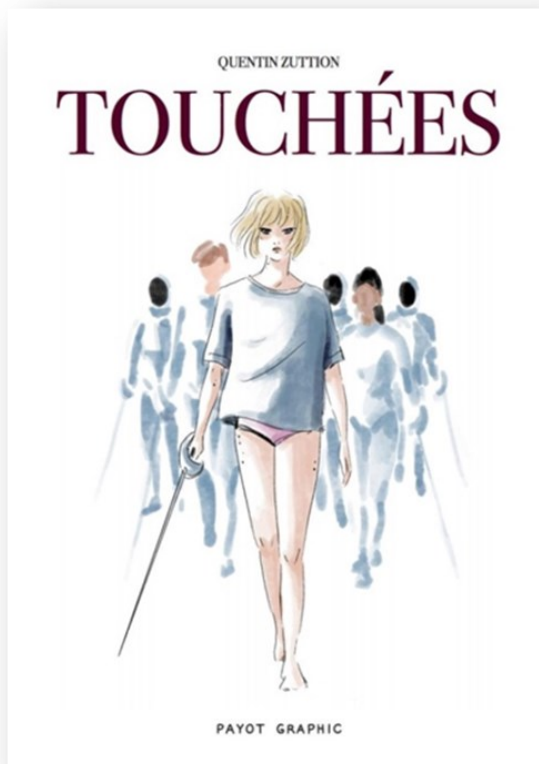
En s'inscrivant à ce programme thérapeutique d'un an, les trois femmes vont faire connaissance et deviendront amies. Le parcours est rude et demande beaucoup de courage car il requiert de faire face aux traumatismes, de laisser s'exprimer tout ce que le corps retient : la colère, la rage, la peur, la détresse...

L'ouvrage contient un mélange de tendresse et de dureté qui ne laisse pas le lecteur insensible. Les images et le registre étant très explicites voire très crus, ils s'adressent à un public adulte.

#### « Toucher, sans être touché »

Le professeur d'escrime est accompagné d'une psychologue spécialisée dans les violences sexuelles. La pratique de l'escrime est fortement symbolique en ce sens que « *les adversaires, masqués et armés ont un seul but : toucher, sans être touché* ». Lucie, Tamara et Nicole découvrent les rudiments de ce sport de combat dont la vertu cathartique les pousse à se livrer, à extérioriser ce qu'elles ont enfoui en elles et qui les empêche de vivre.

Ces ateliers deviennent l'exutoire durant lequel leurs mécanismes de défense sont mis au jour. Elles peuvent ainsi les voir et les accueillir, à leur rythme et dans un



cadre sécurisant. Le toucher est devenu difficile pour ces femmes et l'armure qu'elles portent durant les séances reflète bien la cuirasse et les masques qui ont assuré leur survie mais les emprisonne aujourd'hui, les coupant de leur ressenti : « *Je ne suis pas forte, tout le monde me dit ça, parce que je suis là, debout, que je ne réagis plus. Je ne suis pas forte, je suis morte* », confie Lucie. Ce dont ces femmes ont le plus besoin, c'est de retrouver de la spontanéité, de la détente, de la liberté.

#### Le parcours des chevalières

De l'incompréhension au jugement, en passant par le déni de l'entourage, le récit de nos trois héroïnes révèle les difficultés qui se posent quant à l'expression et à l'intégration de leur vécu, les démarches à entreprendre pour aller mieux, le temps qui leur est nécessaire.

Les victimes connaissent une solitude douloureuse qui cause bien des tourments. Lucie se questionne lorsque

la rage monte et qu'elle a une peur viscérale d'en venir aux mains avec son enfant : « *Il y a quelque chose en moi qui me terrifie* ». Nicole se dénigre fortement : « *J'ai pas de boulot, j'suis seule, j'parle à mon chien. J'suis pas grand-chose d'autre qu'une vieille folle aigrie* ».

La force de résilience qui anime les trois femmes les conduit doucement mais sûrement vers une nouvelle vision d'elles-mêmes et vers certaines prises de décision. Ainsi, Tamara trouve la force d'aller porter plainte au commissariat pour les viols qu'elle a subis jusqu'à l'âge de 13 ans de la part de son grand frère.

Nicole sent que des choses sont en train d'évoluer : « *Avant, quand on me touchait, c'était comme si ma peau avait enregistré un danger. Je me crispais (...). Ça disparaît peu à peu* ». À la fin de l'ouvrage, on peut voir Lucie faisant face à l'homme qui l'a violentée, le regardant droit dans les yeux.

L'histoire de ces trois femmes témoigne des ressources qu'il est vital de mobiliser et de l'accompagnement bienveillant qui fait la différence. Comme le formule le maître d'armes : « *Je sais que l'escrime peut sauver une vie* ».



# Albums BD Jeunesse

Une histoire et un outil pour parler de l'inceste

## ***Le Loup*, de Mai Lan Chapiro (La Martinière Jeunesse, 2021)**

**D**ans *Le Loup*, album publié aux éditions La Martinière Jeunesse en septembre 2021, l'auteure Mai Lan Chapiro – en collaboration avec Coralie Diere, psychologue clinicienne – offre des clés de lecture pour la prévention de l'inceste et la protection des enfants.

Miette est une petite fille qui se sent bien chez elle parce qu'elle peut y faire plein de choses qu'elle aime, comme inviter ses copains, jouer aux cartes et dîner en famille avec de bons petits plats. Seulement, sa tranquillité est perturbée lorsque le « loup » vient à rôder dans son foyer.

Et ce qui est compliqué, c'est que ce « loup » est censé être un allié. C'est un membre de la famille, très gentil, tant et si bien qu'on ne saurait le suspecter d'une quelconque forme de violence. Miette ne comprend pas. Elle se demande : pourquoi ces caresses forcées « *quand personne ne fait attention ou quand tout le monde dort* » ? Pourquoi se fait-elle attaquer ainsi ?

L'auteure formule les peurs qui paralysent et musèlent les enfants victimes d'inceste. Miette a peur « *que le loup se fâche* », « *qu'on ne la croie pas* », « *que tout le monde se dispute* », « *que sa famille soit triste et que ce soit de sa faute* », « *qu'on chasse le loup* », « *qu'il se retrouve tout seul* »... Voilà pourquoi ces enfants ne parlent pas de ce qu'ils vivent. C'est un ensemble de choses si contradictoires et si confuses qu'ils ne savent pas quoi en faire.



« Il veut que Miette le touche, il veut que Miette le caresse et il veut la caresser aussi avec ses grosses pattes. Toutes ces caresses la gênent, elle ne comprend pas très bien »...



D'un côté, Miette sent bien que tout cela est bizarre. Cela la met extrêmement mal à l'aise... Et d'un autre côté, elle a peur qu'il arrive malheur au loup si elle se confie à quelqu'un : « *C'est difficile à comprendre mais Miette aime le loup, il fait partie de sa famille. Alors elle ne dit rien* ». Miette s'enferme dans le silence pour protéger sa famille et par peur des représailles et autres conséquences.

### **Arriver à dire « non » au « loup »...**

Les dessins et les mots de Mai Lan Chapiro traduisent la lourdeur qui vient plomber l'enfance, un poids qui n'en est que plus lourd car il pèse sur de petites épaules. Pourtant, Miette va parvenir à dire « non » au « loup »... Mais cela ne va malheureusement pas l'arrêter. Miette va alors trouver la force d'en parler à un adulte de son entourage... Mais toujours rien, le cauchemar continue.

La petite fille ne perd pas espoir et continue de chercher un adulte de confiance à qui elle pourra livrer son secret et qui saura l'écouter.

C'est à l'école qu'enfin on va pouvoir recueillir la parole de Miette : elle raconte tout à cette « *grande personne* »...

de l'école » et en ressent un vrai soulagement. On lui explique alors que « *le loup n'a pas le droit de faire ces caresses, ça s'appelle l'inceste, c'est une agression et c'est interdit par la loi* ».

À la fin de l'histoire, qui s'adresse aux enfants, on peut découvrir un cahier d'accompagnement rédigé par Coralie Diere et préfacé par Ghada Hatem, gynécologue-obstétricienne franco-libanaise, cofondatrice du collectif Prévenir et Protéger <sup>(1)</sup>. C'est un outil complémentaire qui fait le point sur le fléau de l'inceste. Il s'adresse aux adultes, à tous les citoyens.

C'est aux adultes de protéger les enfants et cela commence par permettre l'ouverture du dialogue autour de ce sujet. Il apparaît essentiel de rappeler que dire « non » face à un adulte est souvent un acte impossible pour un enfant. D'ailleurs, que l'enfant parvienne à dire

« non » ou pas, il n'est jamais responsable de ce qu'un adulte lui fait.

Coralie Diere précise qu'il est également nécessaire d'expliquer aux enfants qu'un adulte peut lui aussi « *avoir peur de ce qui se passe et avoir peur lui-même de l'agresseur. Par conséquent, il peut ne pas savoir comment réagir* ».

D'où l'importance de pouvoir se tourner vers plusieurs adultes de confiance car il y en aura toujours un susceptible d'aider l'enfant.

La dernière page du cahier d'accompagnement fournit une liste d'associations ou de services avec leurs coordonnées. Sur le site [www.leloup.org](http://www.leloup.org), on accède à un dossier de presse, à une chanson, une vidéo et une affiche de prévention à destination des enfants.

## Quand les cris étouffés de l'enfance peuvent enfin se libérer **Grand silence**, de Théa Rojzman et Sandrine Revel (2021)

Dans *Grand silence*, bande dessinée publiée aux éditions Glénat en 2021, l'auteure Théa Rojzman et l'illustratrice Sandrine Revel abordent un sujet encore tabou et complexe : les violences sexuelles commises sur les enfants.

À travers une symbolique à la fois explicite et pudique, les dessins de Sandrine Revel révèlent la souffrance qui hante les enfants n'ayant pas pu se confier après avoir vécu ce qui est souvent considéré comme impensable... Mais elle concerne pourtant un Français sur dix <sup>(2)</sup>.

Ainsi, Arthur apparaît avec la tête coupée lorsqu'il vient de subir les violences sexuelles de son oncle Octave, un homme haut placé, « *député des hauts sommets* ».

En effet, Arthur est coupé de son corps – dissocié – pour pouvoir survivre au traumatisme infligé <sup>(3)</sup>. Comment un enfant peut-il poursuivre son chemin lorsqu'un adulte censé le protéger l'attaque au cœur de son intimité ? C'est ce que montre le roman graphique : d'un côté, les conséquences relatives au traumatisme et au lourd secret puis, de l'autre, ce qu'il est possible de mettre en œuvre pour trouver de l'apaisement.

Arthur et sa sœur jumelle, Ophélie, sont tous les deux victimes de la violence « sourde » que leur impose leur oncle, Octave. Il y a comme une sorte d'impunité palpable chez le personnage d'Octave ; son rang social



*Grand silence* (90 pages, 23 euros)

vient accentuer le sentiment de toute-puissance au nom duquel il peut continuer à abuser de son neveu et de sa nièce.

(1) – Le collectif réunit quatorze associations et fédérations de promotion et de protection des droits des femmes et des enfants, qui souhaitent agir ensemble pour prévenir les différentes formes de violences faites aux femmes et aux enfants et protéger les victimes, quels que soient leur âge, leurs conditions socio-économiques, leur origine ou leur confession religieuse.

(2) – Cela correspond à 6,7 millions de Français. Les chiffres sont cités par les auteures ; ils proviennent de l'Observatoire national de la protection de l'enfance (ONPE).

(3) – La dissociation traumatique est due à un mécanisme neurobiologique de sauvegarde exceptionnel mis en place par le cerveau de la victime pour survivre à un stress extrême et insoutenable.



## Un mutisme qui finit par se faire entendre tant il devient assourdissant...

Les parents d'Arthur et Ophélie, divorcés, constatent les comportements étranges de leurs enfants mais ne s'interrogent pas sur les raisons qui pourraient expliquer leur mal-être. Ophélie ne mange plus, elle « rétrécit » et s'accroche à un doudou effrayant qu'elle nomme « *Onte* ».

Arthur, quant à lui, cherche la bagarre, se laisse influencer par un cousin (lui-même ayant été abusé dans son enfance puis devenu abuseur) qui lui fait boire de l'alcool, et il s'enferme avec un autre doudou inquiétant qu'il appelle « *Aine* ».

Heureusement, Maria, une enseignante qui a vécu les mêmes violences sexuelles lorsqu'elle était enfant, décèle les signes de détresse d'Arthur. Avec délicatesse, elle va lui tendre la main, l'inviter à en parler... Mais, au début, ce n'est pas simple. La blessure est vive et Arthur fuit. C'est trop dur pour lui de dire ce qu'il a vécu.

Pourtant, à un moment donné, le « *grand silence* » ne peut plus perdurer... Cette loi de l'omerta personnifiée donne une dimension cathartique à l'ouvrage. Les images et autres analogies utilisées par les auteurs permettent d'approcher ce sujet sensible avec beaucoup de justesse. L'inceste impacte toute la famille et le déni qui sert à « protéger » la cellule familiale est aussi celui qui détruit à petit feu les enfants victimes (à travers des symptômes tant psychiques que physiques).

Le récit met en évidence les vertus de la parole libératrice et l'importance des soins tant à l'égard des victimes que des auteurs. Enfin, les dernières pages de la bande dessinée laissent place à un renouveau qui donne de l'espoir : Arthur est devenu médecin et père d'une petite fille. Avec force et résilience, il soigne et tend la main, à son tour...



L'oncle Octave, député haut placé, donc insoupçonnable...

## La démonstration d'une emprise nocive au sein d'un couple *Fred et Marie*, court-métrage de TheDeck et Lenitch (2012)

**F**red et Marie est un court-métrage d'environ 15 mn, réalisé en 2012 par TheDeck et Lenitch, à l'initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la Wallonie et de la Commission communautaire française (Cocof). C'est une campagne contre les violences psychologiques et l'agression sournoise qu'elles induisent. Parce qu'elles sont invisibles, il est difficile d'évaluer le degré de gravité de ces agressions, d'en percevoir toute la nocivité. D'où l'intérêt de prendre connaissance de « l'univers » propre à la manipulation psychologique.

Cela fait cinq ans que Marie (Erika Sainte) et Fred (Jean-Jacques Rausin) sont en couple. Fred parle fort, on l'entend beaucoup. À l'inverse de Marie qui semble effacée, voire éteinte. Tout ce que fait Marie n'est jamais assez bien ; il manque toujours quelque chose, selon Fred. Aux mots incisifs s'associe une gestuelle envahissante. Marie vit à un rythme qui lui est imposé ; elle n'a plus accès à sa propre identité. Même lorsqu'elle décide de choisir sa robe pour le dîner, Fred l'en empêche et l'oblige à en porter une autre. C'est pareil quand Marie lui dit qu'elle a invité son amie Géraldine et que Fred refuse qu'elle vienne. Parfois la brutalité de Fred est si manifeste qu'il serait tentant, d'une manière réactionnelle, de lancer : « *Mais enfin, réveille-toi Marie ! Ne le laisse pas te parler comme ça !* »

Et c'est là que nous nous leurrions. C'est également là que nous pouvons mieux appréhender la mécanique bien huilée de l'emprise : la séduction, la programma-



tion, la dissimulation, la dissonance cognitive (la contradiction simultanée de deux ou plusieurs informations données), les moqueries et autres humiliations sous couvert d'humour, la destruction, l'alternance entre la séduction et les ordres auxquels Marie doit obéir... Le film en rend compte avec finesse par l'ambiance qui règne, la sidération de Marie, les silences, le malaise palpable tant dans le huis-clos du couple que lors du dîner avec les amis... Les stratégies mises en œuvre par Fred pour contrôler Marie donnent des indices permettant à chacun de mieux décrypter la manipulation et ses multiples facettes.

On peut visionner ce court-métrage à cette adresse : <http://www.fredetmarie.be/> Un second court-métrage prolonge le premier : <http://marieetfred.be/> (environ 14 mn).

## L'engagement total du Dr Mukwege face à un déni d'humanité *L'homme qui répare les femmes*, de Thierry Michel (2015)

**L'**homme qui répare les femmes – *La Colère d'Hippocrate* est un documentaire belge (1 h 53 mn), réalisé en 2015 par Thierry Michel sur un scénario du réalisateur et de Colette Braeckman, elle-même auteure de *L'Homme qui répare les femmes – Violences sexuelles au Congo – Le Combat du docteur Mukwege*

(éditions André Versaille, 2012). Le documentaire fait découvrir le quotidien du docteur Denis Mukwege <sup>(1)</sup>, gynécologue et militant des droits de l'Homme, célèbre pour sa lutte contre les mutilations génitales pratiquées sur les femmes en République démocratique du Congo. Il s'agit d'un combat d'une intensité poignante. Si au-

(1) – Prix Sakharov en 2014 et prix Nobel de la paix 2018 (avec l'Irakienne Nadia Murad).

cune séquence ne montre directement l'horreur des faits, le documentaire suscite de la sidération et impose le silence. Et pourtant, dans ce contexte où règne l'infâme, la joie et l'espoir parviennent à percer. Avec une pudeur infinie et toute la force qui les habite, les femmes de Bukavu (au sud-est du Congo) essaient de survivre à l'impensable et de se souvenir de « *la pureté de leur cœur* ». Elles se sentent souillées ; certaines d'entre elles y perdent leur virginité, tombent enceinte de ceux qui les ont violées. Leurs organes génitaux sont détruits et cela leur cause de multiples soucis de santé. À ces plaies profondes, s'ajoutent les difficultés psychologiques et sociales auxquelles elles sont confrontées, avec l'impact sur leur vie de famille, leur vie de femme.

### Le viol comme arme de guerre

Ce sont des viols collectifs qui ont lieu. Des miliciens et groupes armés viennent terroriser les personnes au sein même de leur foyer. Plusieurs hommes violent les femmes devant leur conjoint, leurs enfants. Le traumatisme est ainsi partagé et d'autant plus destructeur. Dans le documentaire, le docteur Denis Mukwege prend le temps d'expliquer qui sont ces hommes et ce qui a laissé s'installer un tel engrenage mortifère. Et surtout, le gynécologue s'investit auprès de ces femmes pour leur proposer un accompagnement le plus soutenant possible.

Le médecin rappelle qu'il ne s'agit pas là d'une guerre « ethnique » comme sont parfois tentés de conclure certains observateurs. Il s'agit d'une guerre « économique » qui sacrifie le corps des femmes. Le Congo est un pays riche en ressources minières et minéralières ; c'est une zone stratégique avec beaucoup d'enjeux financiers et géopolitiques. Mais ce n'est pas le peuple qui en bénéficie, au contraire, tout cela se fait à son détriment.

Le ton du docteur Denis Mukwege est à la fois doux et indigné. Il interpelle la communauté internationale depuis plus de vingt ans. Il a failli être assassiné parce qu'il re-



fuse d'abandonner ces femmes. Les atrocités qu'elles ont subies rendent les victimes très vulnérables mais l'appui concret, attentif et répété du gynécologue leur donne l'énergie nécessaire à leur reconstruction, les incite à renouer avec elles-mêmes, à pleurer lorsqu'elles ont besoin de pleurer, à exprimer leur colère, à se libérer de tout ce qu'elles doivent endurer par-delà le traumatisme qui leur a été infligé.

Ce documentaire est un cri du cœur, un témoignage. Parce que fermer les yeux sur de telles réalités n'est pas une option, selon le docteur Denis Mukwege. Parce que le silence ronge ces femmes lorsqu'elles sont captives de leur traumatisme. Parce que seules l'information, la connaissance et l'action permettent de briser l'omerta...

## Isabelle, Fabienne, Louise et Julie témoignent de leur engagement Avec les vivantes, documentaire de Méлина Huet (2020)

**A**vec *les vivantes*, sorti en 2020, documentaire de 35 mn, écrit et réalisé par Méлина Huet, brosse le portrait de quatre femmes engagées dans l'aide aux victimes de violences conjugales, physiques, sexistes...

Le documentaire de Méлина Huet, avec son format court et son contenu à la fois précis et diversifié, fait des connexions favorisant la compréhension des écueils actuels en matière de protection des personnes victimes. Le film

rend compte de l'énergie que déploient les militantes, mais aussi des axes d'amélioration nécessaires.

En rencontrant ces quatre femmes, chacune agissant avec détermination dans son domaine, la réalisatrice va droit au but : il est temps d'écouter les femmes victimes, de renforcer et/ou de mettre en place les dispositifs qui contribuent à changer la sombre situation. Rappelons que chaque année quelques 220 000 femmes sont vic-

times de violences commises par leur ancien ou actuel conjoint et que plus de 150 en meurent.

### **De la prise de conscience à l'action au quotidien**

Isabelle est avocate au barreau de Paris. Sa voix et son discours portent haut les propos de celles qu'on n'entend encore que trop peu : ces femmes qui ne sont pas crues même lorsqu'elles alertent les services de police. Isabelle l'observe régulièrement : « *La parole des victimes est constamment remise en question* ».

Même constat du côté de Fabienne, majore de police, qui forme ses équipes à accueillir la parole des victimes. Ces dernières ont besoin de bénéficier d'une écoute toute particulière. Fabienne entend que le fait de parler de manière détachée peut être une façon pour les professionnels de se protéger, mais elle précise non sans une pointe d'ironie : « *On peut aussi faire preuve d'empathie à un moment...* »

Et, en effet, c'est bien d'empathie dont ces femmes ont d'abord besoin. Louise, médecin, le confirme : elle fait preuve de beaucoup de délicatesse auprès de femmes ayant subi l'excision. Exerçant à la Maison des femmes en Seine-Saint-Denis, elle pratique la chirurgie réparatrice pour aider des femmes à se reconstruire physiquement et psychologiquement. Louise souhaite créer une unité d'accueil similaire au Centre hospitalier universitaire de Rennes.

Quant à Julie, c'est le mouvement #MeToo qui a été l'élément déclencheur et l'a conduite à s'engager contre



Pendant un an, la journaliste Mélina Huet a suivi quatre femmes qui luttent pour que les choses changent.

les féminicides. En manifestant aux côtés d'autres militantes, en collant des affiches sur les murs des villes, la jeune femme participe, à son échelle, au changement des mentalités qui émerge.

Toutes caressent l'espoir d'un avenir meilleur. Ainsi qu'en témoigne Louise : « *Mon rêve c'est qu'on n'ait plus besoin de Maison des femmes finalement. Que les femmes ne soient plus des objets sexuels, des objets de pouvoir, des objets de manipulation* ».

Le documentaire a été diffusé sur France 24 et on peut le visionner à partir de ce lien :

<https://www.france24.com/fr/%C3%A9missions/reporters/20201120-avec-les-vivantes-en-finir-avec-les-violences-faites-aux-femmes>



## Le scandale des prêtres pédophiles à Boston

*Spotlight*, film de Tom McCarthy (2015)

En 2016, l'Oscar du meilleur film et celui du meilleur scénario original ont récompensé *Spotlight*, film américain réalisé par Tom McCarthy, sorti en 2015. Le scénario est inspiré de faits réels qui se sont déroulés à Boston et sa région (États-Unis), révélés par une équipe de journalistes d'investigation du *Boston Globe*, appelée « Spotlight », lauréate en 2003, pour son enquête, du prestigieux prix Pulitzer du service public.

Les racines de l'histoire nous plongent en 1976, mais l'enquête journalistique est essentiellement conduite en 2001 et 2002. Elle dévoile un scandale impliquant près de 90 prêtres catholiques pédophiles, couverts par leur institution et en particulier par le cardinal Bernard Law – lequel démissionnera en décembre 2002.

Avec l'arrivée au *Boston Globe* de Martin Baron, nouveau rédacteur en chef, l'équipe « Spotlight » est invitée à réorienter ses enquêtes sur des affaires plus locales. Les abus sexuels sur des enfants par des prêtres – qui ne sont pas inquiétés judiciairement ni sanctionnés par l'Église –, deviennent la cible des journalistes d'investigation.

L'équipe « Spotlight », dirigée par Walter Robinson, va pouvoir bénéficier du concours de Mitchell Garabedian,

un avocat qui a essayé à plusieurs reprises de dénoncer le scandale. Au fil des mois, les journalistes délient les fils, notamment grâce à Phil Saviano, une victime qui a depuis fondé une association de soutien, et qui évoque treize prêtres pédophiles sur Boston, ou encore Richard Sipe, un ancien prêtre qui estime que le nombre est plus proche de quatre-vingt-dix, rien que sur Boston... Finalement, la liste que reconstitue l'équipe « Spotlight » comprend quatre-vingt-sept noms de prêtres.

La responsabilité des institutions publiques ou religieuses est établie, mais le *Boston Globe* se retrouve lui-même égratigné car le journal, en 1993, avait déjà reçu une liste de vingt prêtres accusés de pédophilie, mais n'avait pas donné suite...



## Quand une petite fille peut danser sa souffrance...

*Les Chatouilles*, film d'Andréa Bescond et Éric Métayer (2018)

C'est un film écrit et réalisé par l'actrice et danseuse Andréa Bescond et par Éric Métayer. C'est aussi l'adaptation de leur pièce de théâtre *Les Chatouilles ou la Danse de la colère*. Inspirée du vécu d'Andréa Bescond, cette œuvre bouleversante montre les méandres du traumatisme, de la dissociation, de la coupure d'avec soi-même suite aux abus sexuels infligés dans l'enfance. Ce long-métrage offre également un bel espoir de reconstruction.

La tendresse du titre (*Les Chatouilles*) contraste avec le sujet du film : les ravages du viol sur les enfants. Cela fait surtout écho à une proposition, ici dramatique, puisqu'elle conduit l'enfant à être chosifié et abusé : « jouer aux chatouilles ».

Odette est une petite fille de 8 ans, passionnée de danse. Sa tranquillité et son innocence vont être brisées par le meilleur ami de la famille, Gilbert Miguié. Parce que c'est impensable, personne ne voit rien, et parce que le traumatisme l'empêche de parler, la petite fille va s'enfermer dans le mutisme. Les viols vont se reproduire souvent, Gilbert ne ratant jamais une occasion pour se retrouver seul avec Odette, l'emmener en vacances avec lui. Odette encaisse... Comment une petite fille peut-elle supporter cela ?

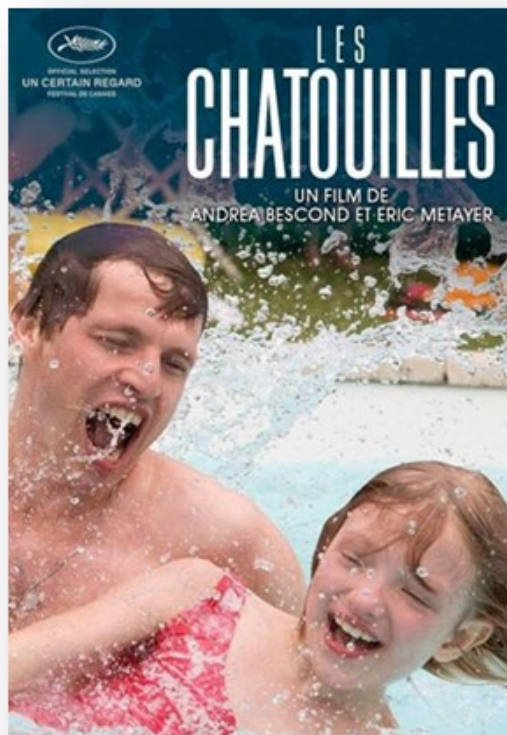
### Quand un souvenir vous grignote la tête...

Devenue adulte, Odette n'a pas abandonné la danse : c'est même ce qui la maintient en vie. Un jour, un pro-

fasseur de danse perçoit à travers la prestation de la jeune femme, la souffrance de la petite fille, sa colère... Cette petite fille qui a été condamnée au silence, à l'insoutenable.

Grâce à l'exutoire de la danse et à une thérapie qui lui permettent d'explorer et d'intégrer ses souvenirs, ses sensations et ses émotions, Odette tente de renouer avec la sérénité, de ne plus se perdre et s'anesthésier dans la drogue, les excès et les relations « légères ». La vie amoureuse est difficile mais une rencontre déterminante va pousser Odette à se dépasser, à traverser l'entière de sa blessure pour la soigner.

Le film parle de l'importance pour l'adulte de mettre des mots sur tout ce qui a été violé chez lui, d'être à l'écoute de cet être sans défense, contraint pour survivre de se forger une armure qui finit par l'empêcher de respirer. Il s'agit d'aller retrouver cet enfant, de lui tendre la main, de lui montrer qu'il n'est plus seul. Pour que l'adulte et l'enfant puissent trouver ensemble le chemin du bonheur.

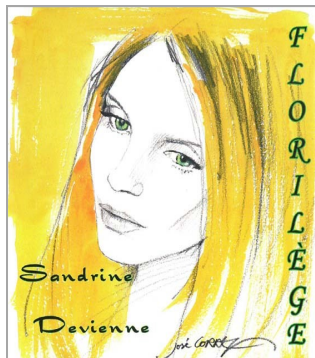


En 2019, le film est récompensé entre autres du César de la meilleure adaptation pour Andréa Bescond et Éric Métayer, ainsi que du César de la meilleure actrice dans un second rôle pour Karin Viard.



## Sandrine Devienne : « *Maudite soit donc la misère* »...

En 2007, sur des paroles de Jean-Paul Sermonet, la chanteuse Sandrine Devienne tape très fort avec son interprétation de *L'homme de Manille* (album *Florilège*). Les paroles se lisent ou mieux s'écoutent avec de l'émotion et une rage contenue. Il faut s'efforcer d'aller au bout. Pas une ligne, pas un mot n'est inutile.



### L'homme de Manille

*Le corps débordant de sa chaise  
Chenu adipeux et obèse  
Il tremp' de sueur son foulard  
En regardant qui s' déshabille  
Un gosse un enfant de Manille  
Qui se vend pour quelques dollars*

*Et l'homme ivre de sa puissance  
Se caresse avec indécence  
En s' disant « Je suis vieux et laid  
Mais je peux avec ma richesse  
M'payer la beauté la jeunesse  
Et tant mieux si elle me hait ! »*

*Maudite soit donc la misère  
Qui permet à l'âge nucléaire  
Aux pourceaux de s'offrir des dieux  
Maudite soit donc la misère*

*Qui vend encore au même Tibère  
Des mômes de douze ans déjà vieux*

*Puis l'homme après son rôle atroce  
Devient triste. Il essuie le gosse  
Soudain paternel il dit : « Tiens... »  
Pour que sa conscience soit tranquille  
Il offre à l'enfant de Manille  
Son obole de bon chrétien*

*Demain adieu les repentances  
Ses envies seront si intenses  
Qu'il s' paiera encore du bon temps  
Avec les gamins de Manille  
Avant de rejoindre sa famille  
Veiller sur ses propres enfants.*

## La Gâpette : « *Faut arrêter les conneries* »...

Dans l'album *Keep on Musettin'* (2009) du groupe vitréen La Gâpette, la chanson *Les passeporcs*, sur des textes de Rodo, aborde le problème du tourisme sexuel. La chanson suggère les « vacances » que Popol et Henri vont passer à Bangkok. Rodo nous a expliqué que *Les passeporcs* fait partie des chansons qu'il a écrites avant 1995, donc avant de monter La Gâpette : « Je sors



*tout juste de mes études, explique-t-il, et j'étais très intéressé par l'histoire-géographie. Un chapitre du programme de Terminale porte sur la mondialisation. Elle nous est présentée comme un processus obligatoire au développement économique mondial et comme une alternative formidable pour ce que l'on appelle les pays en voie de développement ! Pourtant, pour Rodo, on y voit déjà, grâce à Internet, une nouvelle forme de colonisation économique avec tous les effets secondaires que l'on ne maîtrise pas »...*

### « *Du côté obscur du tourisme* »

Parallèlement, sa famille est attachée à l'avenir de Madagascar, et cette île est passée « *très rapidement, dans certaines régions, du côté obscur du tourisme ! C'est un pays très pauvre, poursuit-il, mais où les ressources alimentaires sont disponibles, et qui a accueilli à bras ouverts les investisseurs en tous genres... Nous avons beau entendre que la prostitution est le plus vieux métier du monde, ce développement là-bas est scandaleux, comme partout, et les gamins en souffrent* »...

En général, le public accueille bien cette chanson. Des amis de Rodo lui disaient que « *c'était facile de se révolter dans ces cas-là* ». Un peu du style naïf : « *C'est pas bien la guerre et les méchants* »... Rodo est un peu d'accord, mais, précise-t-il, ce qu'apprécie le public qui écoute la chanson pour la première fois, c'est qu'il ne découvre qu'au troisième couplet le réel sens du duo « Popol et Henri », « *ce qui change totalement*

le petit film qu'ils se font en écoutant la suite de la chanson ».

Rodo explique qu'il aurait pu ne pas prononcer « tourisme sexuel », ce qui aurait été plus subtil, mais son envie était trop forte de l'associer à « se voit pousser des ailes » : la chanson dénonce alors l'hypocrisie des voyages organisés et le développement de ce fléau.



Rodo (La Gâpette)

Sur le plan musical, le choix du reggae est « l'exotisme musical en cohérence avec le texte, et aussi une manière de rappeler que, très souvent, le reggae traite des maux de la société et dénonce des politiques obscures. Chez nous, en France, on a tendance à l'associer à des chansons " love " et festives, alors que si vous écoutez Rat Race de Bob Marley, c'est grave, et pourtant si beau »...

## Les passeporcs

*Nous sommes vendredi il est 16 heures,*

*Popol et Henri sont de bonne humeur.*

*En effet ce soir, ils sont en vacances*

*Et seront au plus tard, lundi loin de la France*

*Comme ils n'aiment pas prévoir, trop longtemps à l'avance,*

*Sur la toile ils préparent, leur voyage à distance.*

*Ils se voient partis dans les 48 heures*

*Pour l'Afrique ou l'Asie et ça, ça fait peur !*

*C'est fou comme c'est facile, de naviguer tranquille... oui, c'est beau !*

*Mais le monde à domicile profite à des pervers habiles... en réseau... de salauds !*

*Popol et Henri n'ont rien a priori*

*D'hostile au boulot si ce n'est une discrète présence.*

*Henri est un brave gars, Popol on ne le connaît pas,*

*Les collègues de boulot n'ont pas eu cette chance.*

*Henri met des costards d'une allure démodée notoire*

*Qui respirent l'ennui d'un homme seul mais pourtant gentil !*

*Mais revenons à nos moutons et à une nouvelle connexion,*

*Ça y est ils ont trouvé un Paris-Bangkok bradé !*

*Ce sont les effets pervers du contraste progrès-misère,*

*Le tourisme sexuel se voit pousser des ailes*

*D'autant plus que bien souvent, ils amènent de l'argent*

*Dans de pauvres pays où le tourisme est la survie.*

*L'euro est un salaud, le billet vert un pervers,*

*Pour un peu ce sont les mêmes « boss » que ceux qui font travailler les gosses.*

*N'y a-t-il pas d'éthique à tout cela, là je veux des flics pour une fois !*

*Popol est impuissant et Henri n'a pas d'argent*

*Comme quoi le pognon peut cautionner la perversion*

*Henri n'a pas l'air méchant et Popol n'est qu'un gland,*

*Moi je vous donne un tuyau : c'est Henri le cerveau !*

*Vous aurez tout le temps de chercher des moyens chimiques*

*Mais y a pas de profil-type et ça se répand comme la grippe !*

*D'accord c'est une maladie mais faut arrêter les conneries*

*Car il y a des enfants qui triment, il faut pas se tromper de victime !*

*Il y a même des compagnies d'avions qui font des promotions... on y va !*

*Pour ces voleurs de corps il suffit d'un passe-porc de verrat...*

*Et puis s'en va !*